

# Monsieur Sarrigue ET LE DIABLE

NOUVELLE INEDITE PAR JEAN RAY

POUR PIERRE GOEMAERE

« La Science des Mages dévoilée. — Pacte avec les démons. — Pour se rendre invisible. — Pour triompher de ses ennemis. — Les Philtres magiques de l'amour, ou pour se faire aimer. — Pour gagner au jeu. — Tous les secrets de la Magie Noire. — Soyez heureux, riche et puissant grâce à RAFALE. — Demandez à RAFALE, Rue Riquet, 62bis, Paris, sa notice gratuite. »

CELA faisait un placard de cinq centimètres sur deux, y compris un minuscule cliché, représentant un diable surgissant des flammes d'un brasero, que M. Sarrigue faisait publier deux fois par semaine dans le « Petit Parisien » et dans deux minces magazines hebdomadaires.

C'était une publicité coûteuse, mais qui rendait, car les gens qui voulaient vendre leur âme à Satan contre bonnes pièces trébuchantes, étaient nombreuses. M. Sarrigue était un petit vieillard propre, rondouillard à figure joberline ornée d'une barbe, aux regards timides.

Il détestait le bruit, les femmes insolentes, le café-concert, les lectures grivoises et tout ce qui, en général, troublait la paix du cœur et de l'âme.

Trente ans auparavant il avait été renvoyé d'un très quelconque ministère, où il était expéditionnaire de seconde classe, pour avoir écrit au charbon de bois sur un mur de couloir: « Le directeur général est cocu. »

Ce fut le jour où, à son grand dam cette fois-là, le diable se trouva à ses côtés, d'abord en lui inspirant le malheureux graffiti, ensuite en faisant surgir au même instant, le directeur général en personne.

Ce haut fonctionnaire n'ignorait rien de ses débâcles conjugales, mais n'entendait pas les voir jeter en pâture au grand public, par la main de ses propres employés.

— M. Sarrigue, lui dit-il poliment, je ne vous traiterai pas devant les tribunaux, que votre conscience seule soit juge de votre indignité.

— Merci... pardon... balbutia l'infortuné expéditionnaire.

Mais vous me remettez votre démission, que j'aurai l'honneur de transmettre à M. le Ministre, ce soir même.

Ce même jour, au marché du Temple, M. Sarrigue hésita entre l'achat d'un vieux revolver Lefaucheur et celui d'un lacet de soie bien souple et finit par pêcher hors d'une caisse, un volume taché d'encre et de graisse « Le Parfait manuel du Sorcier ».

C'était, peut-être la seconde fois, en une même journée, que le diable s'intéressait à lui.

Tout en déjeunant dans un bouillon des boulevards, il feuilleta le tome aux redoutables révélations, puis il se rendit à l'église de St Germain-l'Auxerrois et y chûpa une bougie fraîchement allumée devant une image dévote.

Une fois rentré dans sa modeste chambre aux Buttes-Chaumont, il alluma la bougie, fit chauffer à blanc une longue aiguille à repriiser et, tout en lardant la blanche stérine à petits coups de pointe, il prononça les formules mystérieuses d'envoûtement, en y ajoutant des ordres et des obligations de son cru: — Monsieur le Directeur général, vous êtes un lâche et un paltoquet! Vous avez commis une action détestable, dont vous serez puni par les puissances des ténébreux. Vous souffrirez toutes les douleurs imaginables, vous mourrez d'une mort cruelle et... vous serez plus cocu que jamais!

M. Sarrigue ne sut jamais si l'envoûtement avait produit ses effets, mais il ne recommença plus, car il se piqua le pouce avec l'aiguille incandescente et se fit très mal.

D'autres soucis allaient bientôt l'assaillir.

Nulle part il ne parvenait à trouver un emploi lui garantissant la pitance quotidienne. A la page des petites annonces des journaux, l'offre était immense, la demande dérisoire, et là où il avait quelque chance de réussir, il ne pouvait produire de sérieuses références.

Ce furent pourtant ces petites annonces qui le sauvèrent.

L'une d'elle petite, discrète, presque effrayée de se trouver en si formidable compagnie, attira son attention.

« Pourquoi vivre sans bonheur, sans argent, sans amour? Adressez-vous au magicien Lomus, « Chalet des Verveines à Villemomble. »

« La Magie Noire viendra à votre secours. »

M. Sarrigue pensa à son bréviaire magique et sentit obscurément qu'il y avait quelque chose à faire de ce côté-là.

Il écrivit à Lomus, reçut un prospectus et, comme il n'était pas plus bête qu'un autre, comprit rapidement comment il pouvait donner une nouvelle orientation à son existence.

Il avait un peu d'argent, car il avait été de tout temps fort économe: il lousa un « bureau » composé d'une pièce et d'un large placard, donnant sur la cour d'un tonnelier de la Rue Riquet, il fit l'acquisition d'un vieux duplicateur à encre grasse, d'une rame de papier à mimeographe, et rédigea une petite annonce, dont le texte ne dut jamais varier. Et ainsi naquit RAFALE.

Sa « notice gratuite » se composait d'une feuille de papier rouge, ornée du Pentagramme Magique, reproduisant l'annonce à peine amplifiée et comportant le tarif:

Moyen infallible de se rendre invisible par la triomphante Main de Gloire: 10 francs.

Id. id. par le procédé plus facile du Chat Noir: 12 francs.

Pour fabriquer la baguette divinatoire: 7 francs 50.

Pour se faire aimer de telle fille ou femme que l'on désire: 10 francs.

Pour se faire aimer par tel homme qu'on désire: 20 francs.

Pour lire l'avenir dans le cristal: 12 francs 50.

Pour découvrir les trésors cachés: 12 francs 50.

La liste s'allongeait par une suite de secrets contre les armes blanches ou à feu, pour apaiser les querelles et gagner les procès, pour lever tous sorts et enchantements.

Le premier mois M. Sarrigue ou RAFALE reçut huit lettres de gens qui désiraient se rendre invisibles.

trois de gentlemen qui désiraient la femme de leur ami, vingt-six de dames aspirant à de nouvelles et coupables amours, et quelques-uns encore, demandant martingales ou trésors cachés.

Il transcrivait fidèlement les sombres recettes figurant dans son manuel d'occultisme, les multipliait au duplicateur s'il y avait lieu, les expédiait sous enveloppe fermée et encaissait les mandats postaux.



Il constata qu'il avait, tous frais déduits, gagné à peu près le triple de ses appointements de jadis.

Au long des années ses affaires prospérèrent, il acheta un duplicateur plus moderne, à clichés métalliques, et dut travailler dix heures par jour, et parfois le dimanche.

Souvent on lui demanda des entrevues, mais jamais il n'y donna suite, car il n'aurait su quoi dire au cours de consultations orales.

Jamais il ne reçut de plaintes, au contraire, plusieurs fois on le remercia et, une fois même, il trouva un billet de mille francs dans une de ces lettres remplies de mots de gratitude.

Il en éprouva un certain étonnement, car il n'aurait aucune foi au fatras qui bourrait son manuel, ensuite il se sentit troublé et vaguement inquiet.

— Sait-on jamais? murmura-t-il, et bien qu'il fût loin d'être un dévot, il se rendit ce jour-là à l'église, et fit allumer trois gros cierges qui coûtaient fort cher.

Il avait quitté sa chambre des Buttes-Chaumont, pour un coquet appartement dans un building neuf et pourvu du confort moderne de la rue de Plandre, ce qui le rapprochait sensiblement de son « bureau » de la Rue Riquet, qu'il avait gardé, quoique la pièce fût sombre, triste et sale.

Il avait même failli convoler en justes noces avec la caissière du restaurant où il prenait ses repas, mais à la dernière minute il se ravisa, disant que l'intrusion d'une femme dans sa vie, pourrait hautement nuire à ses mystérieuses affaires.

Il changea de restaurant et resta célibataire.

Il y avait trente ans qu'il avait quitté le ministère, pour devenir RAFALE, quand il reçut la lettre.

C'était au courrier du soir, il venait d'allumer l'unique bec Auer au-dessus de la table où s'empilaient les prospectus écarlates et songeait avec plaisir qu'il aurait du gras double pour dîner.

Le courrier apportait les demandes coutumières et quelques mandats et bons postaux clôturant la journée sur un assez joli bénéfice.

La dernière lettre faillit se perdre, car elle tomba et se glissa à moitié dans une fente du plancher.

M. Sarrigue ouvrit soigneusement l'enveloppe et en retira une feuille de papier ordinaire couverte d'une écriture fiévreuse:

« Monsieur Rafale, »

« Je suis un homme perdu, mais je veux risquer »

« une dernière chance. Dès que j'aurai reçu votre »

« réponse, je me rendrai à Monte-Carlo, avec vingt »

« cinq mille francs qui ne m'appartiennent pas. Si »

« je gagne, je vous jure (ceci était souligné par trois »

« fois) que je vous enverrai la moitié de mon gain. »

« S'il me fallait conclure un pacte avec de démon, je »

« le ferais. Mais de grâce, répondez-moi sur l'heure. »

La lettre n'était pas signée, et donnait comme adresse un numéro de boîte postale.

M. Sarrigue avisa l'ampie paquet de feuilles polycopiées et en prit une.

— Pour gagner au jeu... 10 francs.

Il réfléchit.

— Si je comprends bien, il demande également un modèle de pacte avec le démon, murmura-t-il. C'est 15 francs, parce que c'est assez long.

« A tout prendre, je ne risque que 25 francs et le timbre... certainement c'est de l'argent légitime, mais bah... »

Son goût pour le gras double prochain le mettait de bonne humeur; il glissa les deux feuilles dans une enveloppe, la timbra et la joignit au courrier qu'il posterait le soir même.

Puis il n'y pensa plus.

Quinze jours plus tard, le facteur lui remit un paquet cacheté de cire rouge.

Il contenait deux cent cinquante billets de mille francs et une carte en bristol avec ces mots: Merci, mon sauveur!

Et tout à coup, M. Sarrigue eut peur, affreusement peur.

Ainsi le livre ne mentait pas!

Après tout le hasard était toujours là, pour expliquer le miracle...

M. Sarrigue fourra le trésor dans sa serviette, après en avoir prélevé, sans compter, une liasse de billets.

Il ferma son bureau, bêla un taxi en maraude, et se fit conduire à l'église de Saint Germain l'Auxerrois. Il faisait déjà sombre, les rues luisaient sous la pluie et les réverbères brûlaient dans une brume rougeâtre.

Heureusement l'église était encore ouverte, bien qu'une chaisière y soufflât déjà les bougies.

M. Sarrigue s'approcha du premier tronc venu et y glissa la précieuse liasse.

La fente était-elle trop étroite ou la liasse trop épaisse?

Les billets se roulaient en boule refusant obstinément malgré les efforts du donateur, de se laisser introduire dans le tronc.

— Mon Dieu... murmura M. Sarrigue, on... on... refuse cet argent!

Il avisa un autre tronc adossé à un pilier orné d'un immense crucifix.

Allait-il refuser, lui aussi, l'énorme aumône?

Déjà les billets y passaient quand une main saisit M. Sarrigue au poignet.

— Que je vous y reprenne à fourrer de vieux papiers dans les troncs!

— Mal... c'est de l'argent, balbutia le vieillard.

— De la Sainte Parce alors... allez ouste, ou j'appelle la police!

Un sacristain aux puissantes épaules poussa sans douceur, M. Sarrigue vers la sortie.

Une fois dehors il regarda les billets: c'étaient des prospectus rouges!

Pourtant il aurait juré que c'étaient d'excellents billets de mille francs. Il respira mieux quand il découvrit la liasse destinée à l'église dans une de ses autres poches... il s'était trompé.

Mais tout de même... Il n'osa pas tenter une seconde fois l'expérience.

— Je puis les brûler...

— Les semer dans la rue...

— En tout cas je veux les perdre!

L'énorme pile de billets se trouvait sur sa table, à côté d'un journal de la ville, ouvert à l'endroit de la chronique boursière.

— Les mines Rio Salvador baissent... On s'attend à ce qu'ils baissent encore de quinze points avant la fin de la journée.

La banque la plus proche était un succursale du Crédit de l'Est, et M. Sarrigue s'y rendit sur le champ.

— Achetez des Rio Salvador, ordonna-t-il au guichet des titres.

— Hein? s'écria le préposé.

— J'ai dit des Rio Salvador, ponctua Sarrigue.

— Encore un fou de balaiser, grommela l'employé en comptant les deux cent cinquante billets... comme ils vont fondre!

Ils ne fondirent pas.

Les Rio Salvador firent un bond énorme! Ce fut un « boom » aussi terrible qu'inattendu.

M. Sarrigue se réveilla un beau matin, dix fois millionnaire.

RAFALE fermait boutique.

Il venait de donner congé au propriétaire de la Rue Riquet et achevait de brûler les derniers prospectus rouges dans le gros poêle de fonte, quand la porte fut violemment ouverte.

(Suite pages 30-31).

# Mr Sarrigue et le Diable

(Suite de la page 24)

— Ah c'est vous le fameux Rafale !  
cria une voix furieuse.

C'était une grosse femme, outrageusement maquillée, et ridiculement attifée.

— Vous m'avez trompé, volé... menteur, bandit, sa gouin... Je vous ai envoyé soixante francs, trois fois vingt francs. Et croyez-vous qu'il m'aime davantage ? Non et non, il m'a plaqué ! Il est parti avec une chanteuse de café concert. Mais vous me le payerez !

M. Sarrigue vit le revolver braqué sur sa poitrine, mais il n'entendit pas la détonation.

Il sombra dans d'épaisses ténèbres.

— Qui.. est cette femme qui.. a voulu me tuer ? demanda M. Sarrigue d'une voix faible.

Son infirmière était une grosse fille rougeaude qui aimait bien faire un brin de causette, même avec les malades à qui on avait défendu de parler.

— Une affreuse gonnesse ! Elle a soixante ans sonnés et elle les porte. Mais quelle histoire, cela se trouve tout au long dans les journaux. Elle n'est pas à son premier coup, car, il y a trente ans, elle a coupé la gorge à son mari à l'aide d'un couteau de cuisine, ce qui lui a valu sept ans à Saint Lazare. Son dernier gigole l'a plaqué après avoir fait soudainement fortune, en faisant sauter la banque à Monte-Carlo. Alors il n'a plus eu besoin d'elle, hein ?

L'infirmière s'en fut un moment dans le couloir pour voir si personne n'approchait et revint.

— Alors c'est vous M. Rafale ? Dites-moi, n'y a-t-il pas un moyen pour me faire passer infirmière en chef ?

— Comment s'appelle la femme ? demanda le blessé.

— Sauteron, si je ne me trompe pas Mathilde Sauteron, veuve Grenuchet, du nom du mari qu'elle a refroidi.

— Mathilde Grenuchet, murmura M. Sarrigue, mon Dieu... la femme de mon directeur général !

Il mourut le lendemain.

De lointains cousins, la cœur rempli d'une joie reconnaissante, par le copieux héritage de M. Sarrigue, firent poser une belle croix sur sa tombe au Père Lachaise.

La nuit même une furieuse rafale le péta par terre, où elle éclata en morceaux.

Elle ne fut pas remplacée.

Le défunt était originaire du pays de Saintonge, où un vieux proverbe affirme que le diable apparaît trois fois dans la vie d'un homme. JEAN RAY.

**B. GOORDEN PRESENTE**

LE FANTASTIQUE DANS TOUT (1949)

# TOUT

LE GRAND HEBDOMADAIRE BELGE DU REPORTAGE

N° 9 / -- 11 MARS 1932

PARAIT LE VENDREDI

32 pages Fr. 1.50



LES INDIENS! La noble beauté de la race rouge, aujourd'hui à peu près disparue, est légendaire. Que deviennent les derniers Sioux au contact de la civilisation blanche? Lisez, en page 9, le reportage de Charles Pétrasch :

## CIRQUE !

-INTRODUCTION par B. GOORDEN	P. 3
-L'HOMME ET LE SERPENT (par Ambrose BIERCE) (N° 1 du 9/4/1949)	p. 4-5
-RHOTOMAGO par Michel de GHELDERODE (N° 3 du 7/5/1949)	p. 6-7
-DUPONT S'EST RETOURNE par Thomas BURKE (N° 4 du 21/5/1949)	p. 8-9
-J'AI TUE ALFRED HEAVENROCK par Jean RAY (N° 5 du 28/5/1949)	p.10-11 + 31
-L'HOMUNCULE par Robert BLOCH (N° 6 du 5/6/1949)	p.12-13 + 31
-LE TABLEAU DE LUCIO DE FERRI par Johan DAISNE (N° 3 du 7/5/1949)	p.14
-LA SECONDE MORT DE THAIS par Henri HORNE (N° 7 du 12/6/1949)	p.15
-L'AMATEUR DE RELIQUES par Michel de GHELDERODE (N° 7 du 12/6/1949)	p.16-17
-LE DIABLE A LONDRES par Michel de GHELDERODE (N° 8 du 19/6/1949)	p.18-19
-L'AUBERGE par Guy de MAUPASSANT (N° 8 du 19/6/1949)	p.20-21
-LE TRESOR FANTOME par Jean RAY (N° 8 du 19/6/1949)	p.22
-LA HANTISE DES CARREFOURS par Jean RAY (N° 9 du 26/6/1949)	p.23
-VOILA POURQUOI MONSIEUR BELZET N'EXISTE PAS par J. COLLIER (N° 9 du 26/6/1949)	p.24
-MONSIEUR SARRIGUE ET LE DIABLE par Jean RAY (N° 10 du 3/7/1949)	p.25 + 31
-LE PUIT ET LE PENDULE par Edgar Allan POE (N° 12 du 17/7/1949)	p.26-27 + 31
-L'OMBRE CASQUEE par Jean RAY (N° 11 du 10/7/1949)	p.28
-LA FEMME AU PARAPLUIE ROUGE par Jean RAY (N° 12 du 17/7/1949)	p.29
-LES "SOMBRES SIX-SEMAINES" par Jean RAY (N° 14 du 31/7/1949)	p.30

# LE FANTASTIQUE DANS "TOUT"

La revue TOUT, qui nous intéresse, éditée par Patria (30 rue du Marais à Bruxelles), connu 25 numéros entre le 9 avril et le 16 octobre 1949.

C'est un article de Claude DEMEOCQ, paru dans Le Petit détective (Bois-Colombes) N°2 (1985) et réalisé grâce à la collaboration de notre collègue et ami, Robert van Bel, qui a attiré notre attention sur cette revue.

Claude DEMEOCQ y échafaude d'audacieuses hypothèses en ce qui concerne les apports de Jean RAY.

Si nous nous référons à l'illustration de couverture de la présente anthologie, par exemple, il signale: "Il est certain que Jean Ray n'a pas collaboré à la première formule de TOUT -ayant été publiée du 15 janvier 1932 au 9 décembre 1934 (49 numéros) par les Eds Patria à Anvers-, mais alors que faisait-il déguisé en chef indien sur une des couvertures?" (p. 49). Si le Sioux présente effectivement quelque ressemblance avec Jean Ray, C.DEMEOCQ omettait purement et simplement la légende figurant en-dessous de la photographie... A sa décharge, nous citerons Roland STRAGLIATI qui, dans l'introduction à "La main de Goetz von Berlichingen" (publié dans Mystère-magazine N°41 de juin 1951), prétendait que "(...) son grand-père paternel (...) épousa une Indienne au cours de ses voyages" (p. 77). Même si Jean Ray se plaisait à imaginer cette grand-mère paternelle sioux ou dakota, Marie-Thérèse Colen est bel et bien née le 22 août 1818 à Mol, dans la province d'Anvers (cf. BARONIAN/LEVIE, L'Archange fantastique, 1981, p. 44)!

Le sensationnalisme étant à la mode, nous excusons ce premier manque de rigueur scientifique mais pas le suivant. Claude DEMEOCQ manque totalement d'objectivité en affirmant: "TOUT bénéficiera des signatures les plus prestigieuses de la Belgique: Jean Ray (...) y signait une longue nouvelle fantastique (non rééditée à ce jour): L'homme et le serpent." (p. 44). En fait, le texte n'est pas signé. Ensuite, quand on effectue quelques recherches, on constate qu'il s'agit d'un texte d'Ambrose BIERCE, réédité notamment, sous le même titre, dans La Rivière du hibou et autres contes (Les Humanoïdes associés, 1977)...

Cela dit, l'article de Claude DEMEOCQ a des qualités et il semble qu'il ait raison en disant que la nouvelle fantastique de Jean Ray "Monsieur Sarrigue et la diable" n'a jamais été rééditée. Il s'agirait d'un inédit alors que les autres textes ont pour la plupart été repris dans L'HERNE N°38 consacré à Jean RAY par Jacques VAN HERP en 1980.

Si nous passons rapidement en revue les contributions des autres écrivains à TOUT, nous avons affaire à des "classiques": les textes des Belges Johan DAISNE et Michel de GHELDERODE -provenant tous trois de l'édition définitive de Sortilèges (1947)- sont archiconnus des spécialistes alors que "L'Auberge" du Français Guy de MAUPASSANT -parue dans Les Arts et les Lettres, le 1er septembre 1886- figure dans son recueil Le Horla (1887) et que celle de l'Américain Edgar Allan POE, "Le puits et le pendule", sera reprise dans ses Nouvelles histoires extraordinaires.

Après un survol bibliographique rapide, nous n'avons pas retrouvé trace des autres textes mais il est possible que l'un ou l'autre (BLOCH ?) ait bénéficié d'une autre traduction française. Quoi qu'il en soit, bonne lecture.